

SUR LA DIVERSION¹

J'ai été employé autrefois à consoler une dame vraiment affligée : [je dis « vraiment »] car la plupart des chagrins des dames sont artificiels et conventionnels :

*Uberibus semper lachrimis, semperque paratis
In statione sua, utque expectantibus illam,
Quo Jubeat manare modo*².

[Une femme a toujours une abondante provision de larmes toutes prêtes et qui n'attendent qu'un ordre d'elle pour couler.]

On procède mal à la consolation quand on s'oppose à cette souffrance car l'opposition les aiguillonne et les engage plus avant dans le chagrin : on exaspère le mal par la chaleur du débat. Nous voyons dans les propos ordinaires que ce que j'aurai dit sans m'en soucier, si on vient à me le contester, je le soutiens avec passion, je l'épouse ; je le ferais plus encore pour ce qui aurait de l'intérêt pour moi. Et puis en faisant cela, vous vous présentez pour [entreprendre] votre action en faisant une entrée rude tandis que les premiers gestes d'accueil du médecin envers son patient doivent être gracieux, gais et agréables : et jamais médecin laid et renfrogné ne fit rien de bon en la circonstance. Au contraire donc, il faut d'entrée seconder et favoriser leur plainte et montrer en quelque manière qu'on l'approuve et qu'on la comprend. Par cet accord avec elles, vous gagnez de l'autorité pour aller plus loin et, par une pente facile et insensible, vous vous glissez aux réflexions plus fermes et propres à [assurer] leur guérison.

Moi, qui ne désirais principalement que faire illusion à l'assistance qui avait les yeux sur moi, je m'avisai de plâtrer³ le mal. Il se trouva aussi – l'expérience le montra – que j'eus une mauvaise main et qui ne réussit pas à persuader. Ou je présentais mes raisons trop pointues ou trop

1. Dans les années 1572-1574, Montaigne pensait, avec Sénèque et les stoiciens, que pour atténuer les maux de la vie il fallait y préparer l'âme, lui apprendre à supporter la douleur et à affronter la mort prochaine. En 1585-1588, il pense que toute préparation ne fait qu'allonger le mal que l'on veut combattre et le rendre plus sensible : dès lors, la méthode la plus efficace pour lutter contre lui, c'est de ne pas y penser, de penser à autre chose, c'est-à-dire de chercher une diversion, de pratiquer le divertissement, autrement dit changer ses idées quand on est dans la peine.

2. Juvénal, *Satires*, VI, v. 272-274.

3. Au sens de couvrir, dissimuler.

sèches, ou trop brusquement ou trop nonchalamment. Après m'être occupé un temps à [lui parler de] son tourment, je n'essayai pas de le guérir par des raisons fortes et vigoureuses, parce que j'en manque, ou parce que je pensais mieux réussir d'une autre façon ; je ne choisis pas non plus les différentes manières que la philosophie prescrit pour consoler : « que ce que l'on déplore n'est pas un mal, comme dit Cléanthe ; que c'est un mal sans importance, comme disent les péripatéticiens ; que cette lamentation est une action qui n'est ni juste ni louable, comme le pense Chrysippe¹ » ; je ne choisis pas non plus la manière d'Épicure, plus proche cependant de mon style, et qui consiste à transférer la pensée des choses pénibles aux choses agréables, ni de faire une charge [contre le mal] avec tout cet amas [de méthodes] en les employant selon l'occasion, comme Cicéron, mais en détournant tout doucement nos propos et en les déviant vers les sujets les plus voisins, et puis un peu plus éloignés, selon qu'elle se laissait fléchir par moi, imperceptiblement je lui ôtai cette pensée douloureuse et je l'amenai à faire bonne contenance et [à se sentir] complètement apaisée tant que je fus là. J'usai de diversion. Ceux qui, après moi, continuèrent à employer ma méthode n'obtinrent aucune amélioration de son état car je n'avais pas porté la cognée aux racines [du mal].

Peut-être ai-je effleuré ailleurs quelque espèce de diversions publiques². Et la méthode des diversions militaires dont se servit Périclès dans la guerre du Péloponnèse³, et mille autres ailleurs, pour faire sortir de leurs pays les forces ennemies est très fréquente dans les livres d'histoire.

Ce fut un ingénieux moyen dilatoire que celui par lequel le sire de Himbercourt se sauva et en sauva d'autres dans la ville de Liège où le duc de Bourgogne, qui la tenait assiégée, l'avait fait entrer pour exécuter les conventions de la reddition qu'il leur avait accordée⁴. Cette population, assemblée de nuit pour y pourvoir, se mit à se révolter contre ces accords passés, et beaucoup décidèrent d'attaquer les négociateurs qu'ils tenaient en leur pouvoir. Lui, sentant le vent de la première ondée de ces gens qui venaient se ruer dans son logis, fit soudain sortir au-devant d'eux deux des habitants de la ville (car il y en avait quelques-uns avec lui) chargés

1. Cléanthe, philosophe stoïcien (vers 331-vers 232), succéda à Zénon dans la direction de l'école, à Athènes. Chrysippe (277-208/4 avant J.-C.) fut avec Zénon et Cléanthe l'un des chefs du stoïcisme. Tout ce passage (jusqu'à Cicéron), quelques lignes plus loin, est pratiquement traduit de Cicéron, *Tusculanes*, III, 31.

2. Cf. Livre II, chap. xxxiii (début) où Montaigne raconte deux cas de diversion : ce sont deux souverains qui envoient des soldats de leur pays à l'étranger (ou les y maintiennent) de peur qu'ils ne suscitent des troubles intérieurs.

3. Réminiscence imprécise de Plutarque, *Périclès*, XXII.

4. Source : Comynes, *Mémoires*, II, 3.

de nouvelles offres plus douces à proposer dans leur assemblée, offres qu'il avait imaginées sur-le-champ pour son besoin. Ces deux-là arrêtaient la première tempête en ramenant cette foule excitée dans l'hôtel de ville pour qu'elle entende leurs propositions et y délibère. La délibération fut courte : voici que déferle un nouvel orage, aussi mouvementé que le premier ; et lui de dépêcher en face d'eux quatre nouveaux et semblables intercesseurs qui affirmaient hautement qu'ils avaient à leur annoncer cette fois des propositions plus avantageuses, parfaitement capables de les contenter et de les satisfaire : par ce moyen ce peuple fut de nouveau repoussé dans la chambre des délibérations. En sorte que par une semblable distribution de tromperies¹, en détournant leur furie et en la dispersant dans de vaines délibérations, il finit par l'endormir et atteignit le jour, ce qui était sa grande affaire.

Cet autre récit est aussi de cet ordre². Atalante, jeune fille d'une extrême beauté et d'une étonnante agilité, pour se délivrer de la foule de mille soupirants qui la demandaient en mariage, leur fixa ces conditions : elle accepterait pour mari celui qui l'égalerait à la course pourvu que ceux qui échoueraient dans l'épreuve en perdissent la vie. Il s'en trouva bon nombre qui estimèrent ce prix digne d'un tel risque et qui encoururent la peine de ce cruel marché. Hippomène, ayant à faire son essai après les autres, s'adressa à la déesse tutrice de cette amoureuse ardeur en l'appelant à son secours ; la déesse, exauçant sa prière, le munit de trois pommes d'or et lui apprit à s'en servir. Le départ de la course étant donné³, à mesure qu'Hippomène sent celle qu'il convoite lui presser les talons, il laisse échapper, comme par inadvertance, l'une de ces pommes. La jeune fille, distraite par la beauté de l'objet, ne manque pas de se détourner pour le ramasser,

*Obstupuit virgo, nitidique cupidine pomi
Declinat cursus, aurumque volubile tollit⁴.*

[La jeune fille est saisie d'étonnement et, par désir du fruit brillant, elle détourne sa course et ramasse l'or qui roule.]

Il en fit autant, en temps opportun, et de la seconde et de la troisième jusqu'au moment où, grâce à ce détournement et à cette diversion, l'avantage de la course lui resta.

Quand les médecins ne peuvent pas faire disparaître le catarrhe, ils le détournent et le font dévier vers une autre partie [du corps] qui craint

1. D'« amusements », dans le texte, c'est-à-dire : de manœuvres dilatoires.

2. « Est aussi de ce predicament », dit le texte, cela signifie apparemment : participe de ce genre de leçons, de préceptes.

3. « Le champ de la course ouvert », dit le texte.

4. Ovide, *Métamorphoses*, X, v. 666-667. La jeune fille est Atalante.

moins le danger. Je m'aperçois que c'est aussi le remède le plus ordinaire pour les maladies de l'âme. « *Abducendus etiam nonnunquam animus est ad alia studia, sollicitudines, curas, negotia ; loci denique mutatione, tanquam aegroti non conualescentes, saepe curandus est*¹. » [Il faut même parfois détourner l'esprit vers d'autres exercices, d'autres préoccupations, d'autres soins, d'autres affaires ; souvent enfin c'est par un changement de lieu, comme les malades qui ne reprennent pas leurs forces, qu'il faut le soigner.] On ne lui fait guère attaquer directement les maux ; on ne lui en fait ni soutenir ni parer l'assaut ; on le lui fait détourner et éviter.

L'autre leçon, qui suit, est trop haute et trop difficile. Il convient aux hommes de premier ordre de s'arrêter nettement à la chose, de la considérer, de la juger. Il appartient seulement à un Socrate d'aborder la mort avec un visage habituel, de s'y apprivoiser, de s'en moquer. Il ne cherche pas de consolation hors de la chose ; mourir lui semble un événement naturel et indifférent ; il plante là précisément sa vue, et il s'y résout, sans regarder ailleurs. Les disciples d'Hégésias², qui se laissent mourir de faim, exaltés par les beaux arguments de ses leçons (et ils le faisaient en si grand nombre que le roi Ptolémée lui fit interdire d'enseigner désormais dans son école ces raisonnements homicides), ceux-là ne considèrent pas la mort en elle-même, ils ne la jugent pas : ce n'est pas là qu'ils arrêtent leur pensée ; ils courent vers une existence nouvelle, c'est elle qu'ils visent. Les pauvres gens qu'on voit sur un échafaud³, remplis d'une ardente dévotion, y occupent tous leurs sens autant qu'ils peuvent, les oreilles [attentives] aux instructions qu'on leur donne⁴, les yeux et les mains tendus vers le ciel, la voix [employée] à réciter des prières avec une agitation violente et continuelle, font assurément une chose louable et qui convient à une situation aussi critique. On doit les louer pour leur attitude religieuse, mais non à proprement parler, pour le courage. Ils fuient la lutte ; ils détournent leur vue de la mort, de la même façon que l'on distrait les enfants pendant qu'on veut leur donner le coup de lancette. J'ai vu de ces hommes, si parfois leurs yeux se baissaient vers ces horribles préparatifs de la mort qui étaient autour d'eux, en être glacés d'effroi et rejeter furieusement ailleurs leur pensée. À ceux qui passent au-dessus d'un abîme effroyable, ou ordonne de fermer les yeux ou de les détourner.

1. Cicéron, *Tusculanes*, IV, 35.

2. Philosophe de l'école cyrénaïque (vers 300 avant J.-C.). Avec lui l'hédonisme tourne au désespoir ; il ne reste donc plus qu'à mourir.

3. D'abord la charpente destinée à supporter une plate-forme, puis, comme ici, la plate-forme elle-même où l'on mettait, par exemple, la roue pour le supplice de ce nom.

4. Apparemment celles du prêtre qui assiste le condamné.

Subrius Flavius, condamné par ordre de Néron à être mis à mort – et par les mains de Niger, chef de guerre comme lui –, quand on le mena sur le terrain où devait être faite l'exécution, voyant le trou que Niger avait fait creuser pour le mettre, inégal et mal formé : « Pas même cela, dit-il en se tournant vers les soldats qui étaient là, n'est conforme aux règles militaires. » Et s'adressant à Niger qui l'exhortait à tenir la tête ferme : « Puisse-tu frapper seulement d'une façon aussi ferme ! » Et il avait bien deviné car l'autre, le bras tremblant, eut besoin de plusieurs coups pour la lui couper¹. Cet homme-là semble bien avoir eu sa pensée dirigée tout droit et bien fixement sur l'objet.

Celui qui meurt dans la mêlée, les armes à la main, n'attache pas alors son attention à la mort, il ne la sent ni ne la considère : l'ardeur du combat l'emporte. Un honnête homme de ma connaissance étant tombé à terre en combattant en champ clos et se sentant frapper, étant à terre, par son ennemi de neuf ou dix coups de dague, chacun des assistants lui criant de penser à sa conscience², m'a dit, depuis, que, bien que ces paroles lui arrivassent aux oreilles, elles ne l'avaient pas véritablement atteint et qu'il n'avait jamais pensé qu'à repousser son adversaire et à se venger. Il tua son homme dans ce même combat.

Celui qui apporta sa condamnation à L. Silanus fit beaucoup pour lui par la façon dont il opéra³ : ayant entendu la réponse [du condamné] qui lui disait qu'il était bien prêt à mourir, mais non par des mains criminelles, il se rua sur lui avec ses soldats pour lui faire violence, et, tandis que Silanus, complètement désarmé, se défendait avec acharnement avec les pieds et les mains, il le fit mourir dans cette lutte : [de cette façon] il dissipa dans une colère prompte et tumultueuse le sentiment pénible d'une mort longue et préparée à laquelle [Silanus] était destiné.

[Au moment de la mort] nous pensons toujours à quelque sujet étranger : l'espérance d'une vie meilleure [dans l'au-delà] nous retient et nous fortifie, ou l'espérance de la valeur de nos enfants, ou la gloire future de notre nom, ou la fuite loin des maux de cette vie, ou la vengeance qui menace ceux qui provoquent notre mort,

1. Sur Subrius Flavius (au début du paragraphe), cf. Tacite, *Annales*, XV, 67. Ce tribun militaire, accusé à tort d'avoir participé à un complot contre Néron, « prit le parti glorieux de l'aveu », comme dit Tacite, et répondit à l'empereur : « Parmi les soldats personne ne te fut plus fidèle que moi tant que tu as mérité d'être aimé : j'ai commencé à te haïr du jour où tu es devenu meurtrier de ta mère et de ta femme, cocher, histrion et incendiaire. » Tacite ajoute : « Ce qui lui permit [à Niger] de se vanter de sa cruauté à Néron en disant qu'il avait tué Flavius en une fois et demie. »

2. C'est-à-dire faire son examen de conscience.

3. Lucius Silanus fit partie d'une conjuration contre Néron ; cf. Tacite, *Annales*, XVI, 7 et 9.

*Spero equidem mediis, si quid pia numina possunt,
Supplicia hausurum scopulis, et nomine Dido
Saepe vocaturum...*

Audiam, et haec manes veniet mihi fama sub imos¹.

[Pour moi, j'espère que si les dieux justes ont quelque pouvoir, tu subiras tous les supplices au milieu des écueils en répétant le nom de Didon... Je le saurai et la nouvelle en viendra jusqu'à moi dans le profond séjour des mânes.]

Xénophon faisait un sacrifice, une couronne sur la tête, quand on vint lui annoncer la mort de son fils Gryllos à la bataille de Mantinée². Dès qu'il entendit cette nouvelle, il jeta sa couronne à terre, mais apprenant par la suite du rapport que cette mort avait été très valeureuse, il la ramassa et la remit sur sa tête.

Épicure lui-même tire une consolation, au moment de sa mort, de l'éternité et de l'utilité de ses écrits. « *Omnes clari et nobilitati labores fiunt tolerabiles*³. » [Toutes les peines auxquelles s'attachent la gloire et la célébrité deviennent faciles à supporter.] Et la même blessure, la même fatigue n'est pas également pénible, dit Xénophon, à un général d'armée et à un soldat. Épaminondas accepta la mort bien plus allégrement quand il eut été informé que la victoire était restée de son côté. « *Haec sunt solatia, haec [sunt] fomenta summorum dolorum.* » [Voilà des soulagements, voilà des réconforts dans les plus grandes douleurs.] Et semblables autres circonstances nous distraient, nous détournent et nous écartent de la considération de la chose en soi.

Même les arguments de la philosophie côtoient à tous coups et esquivent la matière⁴ et essuient à peine sa croûte. Le premier homme de la première école philosophique – et celle qui a autorité sur les autres –, le grand Zénon⁵, dit ceci vis-à-vis de la mort : « Nul mal n'est honorable ; la mort est [honorable] ; elle n'est donc pas un mal. » Contre l'ivrognerie : « Nul ne confie son secret à l'ivrogne ; chacun le confie au sage ; le sage ne sera donc pas ivrogne. » Est-ce là atteindre le but ? J'aime à voir ces âmes supérieures ne pas pouvoir se dégager de notre commune destinée. Si parfaits hommes qu'ils soient, ce sont toujours bien lourdement des hommes.

1. Virgile, *Énéide*, IV, v. 382-387.

2. Diogène Laërce, *Xénophon*, II, 54.

3. Source de cette citation latine et de la suivante : Cicéron, *Tusculanes*, II, 26. Épaminondas mourut à la bataille de Mantinée, livrée en 362 avant J.-C., contre les Lacédémoniens commandés par Agésilas.

4. La matière, ou le sujet lui-même (la mort).

5. Zénon de Citium fondateur, vers 308 avant J.-C., de l'école stoïque. Montaigne emprunte ces raisonnements à Sénèque (*Lettres à Lucilius*, LXXXII).

C'est une douce passion que la vengeance et qui produit sur nous une impression profonde et naturelle ; je le vois bien, encore que je n'en aie aucune expérience. Pour en détourner dernièrement un jeune prince¹, je ne suis pas allé lui dire qu'il fallait tendre la joue à celui qui vous avait frappé l'autre joue, pour accomplir le devoir de charité ; je ne me suis pas mis non plus à lui montrer les tragiques événements que la poésie attribue à cette passion. Je n'en ai plus parlé et je me suis attaché à lui faire goûter la beauté d'une image contraire : l'honneur, la faveur, les bons sentiments des gens que lui vaudraient la clémence et la bonté : je l'ai détaché de la vengeance et tourné vers l'ambition. Voilà comment on agit.

Si votre passion dans l'amour est trop puissante, dispersez-la, dit-on ; et on dit vrai, car je l'ai souvent expérimenté avec profit : brisez-la en divers désirs parmi lesquels il y en ait un qui soit chef et maître [des autres], si vous voulez ; mais de peur qu'il ne vous réprimande sévèrement et ne vous tyrannise, affaiblissez-le, retenez-le en le divisant et en le détournant :

*Cum morosa vago singultiet inguine vena²,
Conjicito humorem collectum in corpora quaeque³.*

[Lorsque votre sexe est tourmenté par un violent désir, dans le premier corps venu jetez la liqueur amassée en vous.]

Et pourvoyez-y de bonne heure de peur que vous ne soyez dans la peine une fois que le désir vous a saisi,

*Si non prima novis conturbes vulnera plagis,
Volgivaquae vagus venera ante recentia cures.*

[Si vous n'effacez par de nouvelles plaies les premières blessures et si vous ne les confiez, encore fraîches, aux soins de quelque Vénus vagabonde⁴.]

Je fus autrefois accablé par un chagrin puissant⁵, eu égard à ma nature, et plus légitime encore que puissant : j'aurais peut-être succombé à ce chagrin si je m'étais simplement fié à mes forces. Ayant besoin d'une violente diversion pour y échapper, je me fis amoureux artificiellement et à dessein : l'âge m'y aidait. L'amour me soulagea et m'arracha à l'affliction qui m'était causée par l'amitié [perdue]. Partout ailleurs il en est de même : une pensée pénible m'occupe : plutôt que de

1. On a supposé que ce pouvait être Henri de Navarre, le futur Henri IV, qui a fait une visite à Montaigne après sa victoire de Coutras en 1587.

2. Perse, *Satires*, VI, v. 73.

3. Lucrèce, *De natura rerum*, IV, v. 1065 ; et v. 1070-1071 pour la citation latine suivante.

4. C'est l'Aphrodite pandémios des Grecs.

5. Il s'agit de la mort de son ami La Boétie, en 1565. Montaigne avait trente ans.

la dompter, je trouve plus court de la changer : si je ne peux pas lui substituer une pensée contraire, je lui substitue au moins une pensée différente. Toujours le changement soulage, désagrège et disperse. Si je ne peux pas combattre cette pensée, je lui échappe, et en la fuyant je m'écarte du chemin, je ruse : changeant de lieu, d'occupation, de compagnie, je me sauve dans la foule d'autres passe-temps et pensées, où elle perd ma trace et me perd.

La nature procède ainsi grâce au bienfait de l'inconstance, car le temps qu'elle nous a donné pour souverain médecin de nos souffrances arrive à ses fins principalement parce que, en fournissant d'autres et encore d'autres affaires à notre pensée, il dénoue et rompt cette première idée, si forte qu'elle soit. Un sage, au bout de vingt-cinq ans, ne voit guère moins son ami mourant que durant la première année ; et même, suivant Épicure¹, nullement moins, car ce philosophe considérait que ni la prévoyance des souffrances ni leur ancienneté ne leur apportaient d'adoucissement. Mais tant d'autres pensées traversent cette première idée qu'elle s'alonge et se lasse à la fin.

Pour détourner la direction des bruits qui couraient [à son sujet], Alcibiade coupa les oreilles et la queue de son beau chien et le chassa sur la voie publique afin que, donnant ce sujet de bavardage au peuple, celui-ci laissât en paix ses autres actions². J'ai vu aussi des femmes, dans cette intention de détourner les opinions et les conjectures des gens et de mettre les parleurs sur une fausse voie, dissimuler leurs vraies passions amoureuses par des passions feintes. Mais j'ai vu telle [d'entre elles] qui, en se déguisant ainsi, s'est laissée prendre pour de bon et a abandonné l'originelle et vraie passion pour celle qui était feinte, et j'ai appris par elle³ que ceux qui se trouvent bien logés [en amour] sont des sots de consentir à ce déguisement. Les accueils et les entretiens publics étant réservés à ce soupirant supposé, croyez que celui-ci n'est pas très habile s'il ne prend pas à la fin votre place et ne vous envoie pas à la sienne. Faire comme cela, c'est proprement tailler et coudre un soulier pour qu'un autre le chausse.

Peu de chose nous distrait et nous détourne car peu de chose nous tient. Nous ne regardons guère les objets dans leur ensemble et seuls ; ce sont des particularités ou des images menues et superficielles qui nous frappent, et des écorces vaines qui rejaillissent des objets,

1. Cf. Cicéron, *Tusculanes*, III, 15.

2. Source : Plutarque, *Alcibiade*, XIV : « ... je veux que les Athéniens aillent caquetant de cela, à fin qu'ils ne dient rien pis de moy » (trad. Amyot).

3. C'est-à-dire : j'ai appris grâce à elle.

Folliculos ut nunc teretes aestate cicadae

Linqunt¹...

[comme ces rondes enveloppes dont les cigales se dépouillent en été.]

Même Plutarque regrette sa fille pour des singeries qu'elle faisait dans son enfance². Le souvenir d'un adieu, d'une action, d'une gentillesse particulière, d'une recommandation dernière nous afflige. La toge de César troubla tout Rome, ce que sa mort n'avait pas fait. Le son même des noms qui résonne à nos oreilles : « Mon pauvre maître ! » ou « Mon grand ami ! Hélas, mon cher père ! » ou « Ma bonne fille ! » quand ces refrains me font mal et que j'y regarde de près, je trouve que c'est une plainte purement verbale et vocale. Le mot et le ton m'atteignent : ainsi les effets des voix des prêcheurs émeuvent souvent plus leur auditoire que ne le font leurs raisons, et la voix pitoyable d'une bête qu'on tue pour notre service nous frappe ; je n'évalue ou ne pénètre cependant pas pour autant la véritable et solide essence de mon sujet ;

His se stimulis dolor ipse lacessit³ ;

[Par ces aiguillons la douleur s'excite elle-même ;]

ce sont là les fondements de notre douleur.

L'obstination de mes calculs [à rester coincés], spécialement dans la verge, m'a parfois jeté dans de longues rétentions d'urine de trois, de quatre jours et [poussé] si loin dans la mort que c'eût été une folie d'espérer l'éviter – et même de désirer l'éviter –, vu les cruelles attaques que vous amène cet état. Oh ! que ce bon empereur [Tibère] qui faisait lier la verge de ses criminels pour les faire mourir en les empêchant de pisser était un grand maître dans la science des bourreaux ! Me trouvant à ce point, je considérais par quelles très légères causes et quels vains objets l'imagination nourrissait en moi le regret de la vie, de quels atomes se bâtissait en mon âme l'importance et la difficulté de ce départ, à quelles bien futiles pensées nous faisons une place dans une aussi grande affaire : un chien, un cheval, un livre, un verre – à quoi ne pensais-je pas ! – entraient en ligne de compte dans la perte [que j'allais faire]. Pour les autres, ce sont leurs ambitieuses espérances, leur bourse, leur science qui comptent, non moins sottement, à mon goût. Je voyais la mort de façon insouciant quand je la voyais d'ensemble, comme fin de la vie : en bloc, je la domine ; par le menu, elle me harcèle. Les larmes

1. Lucrèce, *De natura rerum*, V, v. 805.

2. Plutarque, *Consolation envoyée à sa femme sur la mort de sa fille* : « ... elle prioit sa nourrice de donner la mamelle non seulement aux autres petits enfants qui jouoient avec elle, mais aussi aux poupees et autres jouets d'enfants... » (trad. Amyot).

3. Lucain, *La Pharsale*, II, v. 42.

d'un laquais, la distribution des vêtements [que je vais laisser], l'attouchement d'une main connue, une consolation banale m'émeuvent et m'attendrissent.

De même nos âmes sont troublées par les plaintes qu'elles trouvent dans les œuvres de fiction, et les lamentations de Didon et d'Ariane dans Virgile et dans Catulle touchent même ceux qui n'y croient pas. C'est un exemple [typique] d'une nature insensible et obstinée que de ne ressentir aucune émotion de cela, comme l'était extraordinairement, à ce que l'on raconte, celle de Polémon¹ ; mais également celui-ci ne pâlit même pas lors de la morsure d'un chien enragé qui lui emporta le gras de la jambe. Et aucune sagesse n'arrive à concevoir par le jugement seul la cause d'un chagrin, si vif et si entier serait-il, sans que l'idée qu'elle s'en faisait ne soit augmentée par la présence réelle [de l'affligé]², quand les yeux et les oreilles ont part à la chose, organes qui ne peuvent être excités que par des détails sans importance.

Est-il raisonnable que les arts eux-mêmes se servent de notre faiblesse et de notre bêtise naturelles et en fassent leur profit ? L'Orateur, dit la rhétorique, dans cette pièce de théâtre qu'est son plaidoyer, se laissera émouvoir par le son de sa voix et par ses gestes de feinte agitation et il se laissera prendre au sentiment qu'il imite. Il se mettra en l'âme une vraie et réelle douleur par le moyen de ces tours de bateleur qu'il joue pour la communiquer aux juges que l'affaire touche encore moins, comme font les personnes dont on achète les services lors des funérailles comme auxiliaires de la cérémonie du deuil et qui vendent leurs larmes au poids et à la mesure ainsi que leur tristesse, car bien qu'elles se mettent en mouvement avec une apparence extérieure empruntée, cependant, en habituant et en réglant leur physionomie, il est certain qu'elles se laissent souvent emporter entièrement et qu'elles ressentent au fond d'elles-mêmes une véritable mélancolie.

J'allai, avec beaucoup d'autres de ses amis, conduire à Soissons le corps de monsieur de Gramont depuis le siège de La Fère où il avait été tué³. J'observai que, partout où nous passions, nous remplissions de lamentations et de larmes les gens du peuple que nous rencontrions,

1. Polémon (vers 340-vers 270 avant J.-C.) succéda au platonicien Xénocrate à la tête de l'Académie. Cf. Diogène Laërce, *Polémon*, IV, 17.

2. L'idée exprimée est, semble-t-il, que la conception théorique qu'un sage peut se faire de la cause d'un chagrin est augmentée par les impressions des sens.

3. Le siège de La Fère (à 30 km au nord de Soissons) eut lieu en août 1580. Philibert de Gramont, comte de Guiche, avait épousé en 1567, Diane d'Andouins, dite la belle Corisande, à qui Montaigne venait de dédier vingt-neuf sonnets de La Boétie (voir Livre I, chap. XXIX).

par le seul spectacle de la pompe solennelle de notre convoi, car dans le pays traversé on ne connaissait même pas le nom du trépassé.

Quintilien dit avoir vu des comédiens si pleinement engagés dans un rôle de douleur qu'ils en pleuraient encore chez eux, et, à propos de lui-même, que, s'étant mis à faire naître quelque souffrance en autrui, il l'avait épousée au point de se trouver pris malgré lui non seulement par les larmes, mais par une pâleur de visage et un comportement de tout le corps qui étaient ceux d'un homme véritablement accablé de douleur¹.

Dans une contrée près de nos montagnes² les femmes font le prêtre Martin³ : en effet lorsqu'elles grandissent le regret du mari perdu par le souvenir des bonnes et agréables qualités qu'il avait, elles font, sur leur lancée, le recueil de ses imperfections et les proclament comme pour se mettre elles-mêmes sur l'autre plateau de la balance⁴ et se détourner de la pitié par le dédain ; elles agissent ainsi avec beaucoup plus de grâce [et de naturel] que nous qui, lors de la perte du premier venu parmi nos connaissances, nous acharnons à lui accorder des louanges nouvelles et fausses et à faire de lui, quand nous l'avons perdu de vue, un homme tout autre qu'il ne nous semblait être quand nous le voyions : comme si le regret était un élément instructif ou comme si les larmes, en lavant notre intelligence, lui donnaient des lumières nouvelles. Moi je renonce dès à présent aux témoignages favorables que l'on voudra me décerner non parce que j'en serai digne, mais parce que je serai mort.

Si l'on demande à cet homme : « Quel intérêt avez-vous à ce siège ? – L'intérêt de l'exemple [qu'il faut faire], dira-t-il, et de l'obéissance au Prince ; moi, je n'aspire pas à un profit quelconque, et, quant à la gloire, je connais la petite part qui peut en revenir à un simple particulier comme moi : je n'ai ici ni passion ni querelle. » Voyez-le pourtant le lendemain, tout changé, tout bouillant et rouge de colère à son rang dans la troupe pour l'assaut ; c'est l'éclat de tant d'acier, le feu et le tintamarre de nos canons et de nos tambours qui lui ont injecté dans les veines cette dureté nouvelle et cette haine. Cause futile ! me direz-vous. Pourquoi une cause ? Il n'en faut pas pour pousser notre âme : une idée folle sans substance et sans objet la domine et la pousse. Que je me mette à faire des châteaux en Espagne, mon imagination m'y crée des agréments et des plaisirs par lesquels mon âme est réellement caressée et réjouie.

1. Quintilien, *Institution oratoire*, VI, 2.

2. La région des montagnes que Montaigne semble bien connaître est la Chalosse et la contrée de Lahontan (voir chap. xxxvii du Livre II).

3. C'est faire comme le prêtre nommé Martin dans un conte, qui, n'ayant pas de clerc, faisait les demandes et les réponses.

4. Le sens paraît être : comme pour établir elles-mêmes une compensation, un équilibre.

Combien de fois nous embrouillons notre esprit de colère ou de chagrin par de pareilles ombres¹ et nous nous enfermons dans des souffrances imaginaires qui altèrent et notre âme et notre corps ! Quelles grimaces effrayées, gaies, mêlées la rêverie amène sur nos visages ! Quels élans et mouvements de nos membres, de notre voix ! Ne semble-t-il pas, en ce qui concerne cet homme qui est seul, qu'il ait des visions trompeuses d'une foule d'autres hommes avec qui il négocie, ou qu'il ait quelque démon interne qui le persécute ? Demandez-vous à vous-même où est l'objet [qui amène] ce changement : existe-t-il quelque chose, sauf nous, dans la nature que le néant nourrisse, sur quoi il ait pouvoir ?

Cambyse, parce qu'il avait rêvé en dormant que son frère devait devenir roi de Perse, le fit mourir² : c'était un frère qu'il aimait, en qui il avait toujours eu confiance ! Aristodème, roi des Messéniens, se tua après avoir interprété comme un signe de mauvais augure je ne sais quel hurlement de ses chiens. Et le roi Midas en fit autant, troublé et fâché par quelque rêve désagréable qu'il avait fait³. C'est estimer sa vie à son juste prix que de l'abandonner à cause d'un rêve.

Entendez pourtant notre âme triompher de la misère du corps, de sa faiblesse, du fait qu'il est en butte à toutes les atteintes et altérations : vraiment elle est bien fondée à en parler !

O prima infelix fingenti terra Prometheo !

Ille parum cauti pectoris egit opus.

Corpora disponens, mentem non vidit incerte.

Recta animi primum debuit esse via⁴.

[Ô première argile façonnée si malheureusement par Prométhée ! il apporta trop peu de sagesse à la confection de son ouvrage. Il ne vit que le corps dans son art, et non l'esprit ; c'est par lui, pour bien faire, qu'il aurait dû commencer.]

1. Les ombres de l'imagination, les idées folles, sans correspondance avec la réalité.

2. Source : Hérodote, *Histoires*, III, 50 ; cf. Plutarque, *De l'amitié fraternelle*, XVIII. Hérodote indique deux versions de la mort de ce frère.

3. Sur Aristodème et Midas, cf. Plutarque, *De la superstition*, IX.

4. Properce, *Élégies*, III, 5, v. 7-10.